



**HAL**  
open science

# Emile Benveniste, de l'Alaska à Baudelaire : d'inconnu en inconnu

Chloé Laplantine

► **To cite this version:**

Chloé Laplantine. Emile Benveniste, de l'Alaska à Baudelaire : d'inconnu en inconnu. Sandrine Bédouret; Chloé Laplantine. Émile Benveniste : vers une poétique générale, PUPPA, p. 217-238., 2015, 2-35311-059-2. hal-01422691v1

**HAL Id: hal-01422691**

**<https://hal.science/hal-01422691v1>**

Submitted on 30 Sep 2020 (v1), last revised 25 Jan 2023 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Emile Benveniste, de l'Alaska à Baudelaire, d'inconnu en inconnu.

### Chloé Laplantine

nous avons voyagé  
puisque nous ne sommes pas revenus  
les mêmes et  
que nos retours aussi  
sont des départs  
car ils commencent  
des écritures qui lisent en nous  
plus que nous lisons en elles  
par elles nous sommes jeunes d'âge en âge  
celles que nous avons portées  
de bien plus près bien plus loin  
que la Chine

Henri Meschonnic, *Nous le Passage*, Verdier,  
Lagrasse, 1990, p. 85.

De prime abord, on ne voit pas de lien évident entre les enquêtes linguistiques que Benveniste mena au début des années 1950 en Amérique du Nord (Canada et Alaska) et son travail resté manuscrit sur « la langue de Baudelaire », si ce n'est qu'elles peuvent toutes deux apparaître comme des « curiosités » dans la recherche de ce linguiste. D'autre part, pour autant qu'on imagine un voyage, il peut paraître étonnant de faire de « Baudelaire » la destination de celui-ci, le lointain, plus lointain que l'Alaska. Et pourtant, de l'Alaska à Baudelaire, on peut imaginer un itinéraire, un voyage, qui va d'inconnu en inconnu. D'une certaine manière on peut faire des carnets d'enquête de Benveniste l'interprétant de la recherche sur Baudelaire. Il s'agit ici de souligner une relation ni évidente, ni première, ni causale, pour faire apparaître un aspect du travail de Benveniste : son travail de linguiste ne sépare pas l'approche des langues et l'approche des cultures. Un objectif de ce texte est de montrer que les notes de Baudelaire ne constituent pas un ensemble détaché du reste du travail de Benveniste.

\*\*\*

Dans un petit feuillet conservé à la Bibliothèque nationale de France, nous lisons cette courte note, qu'on peut certainement juger critique par rapport à la manière dont les linguistes de manière croissante pouvaient concevoir et approcher le langage dans les années 1950-1960, avec la mise en pratique de plus en plus fréquente d'une méthode structurale :

Vivre le langage

Tout est là dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine. Rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors.<sup>1</sup>

Alors qu'une partie de la linguistique devenait de plus en plus formelle et perdait sans doute de vue la dimension subjectivante, vivante, de la langue, où le linguiste pouvait prétendre décrire avec objectivité, « du dehors », le langage et les langues, la conception d'un langage « assumé et vécu comme expérience » que défend Benveniste, sa proposition « vivre le langage », porte une toute autre vision des recherches en linguistique : une linguistique qui ne sépare pas le langage et la vie. Si on perçoit bien que cette proposition est continue aux avancées de Benveniste dans son approche de la subjectivité dans le langage, en même temps c'est à la tradition de la linguistique allemande, puis parisienne, américaine aussi qu'on peut la rapprocher. La non-séparation de la langue et de la culture, de l'ethnologique et du linguistique est par exemple affirmée dans le premier article des statuts de la Société de Linguistique de Paris : « l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant éclairer la science ethnographique ». Benveniste est formé dans cette tradition à l'École des Hautes Études. C'est une tradition à laquelle Saussure également appartient, celui-ci disant, dans une fameuse lettre à Meillet, son intérêt pour le « côté presque ethnographique » de la langue, le définissant comme « le côté presque pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à certains peuples ayant certaines origines »<sup>2</sup>.

#### **« les langues ne nous offrent en fait que des constructions diverses du réel » (p.69, plg2**

De juin à septembre 1952 et 1953, Emile Benveniste s'est rendu dans le Nord-Ouest américain, et a mené des enquêtes sur les langues haida (Skidegate, BC (8-16/07/1952), Masset, BC (18/07-04/08/1952) ; Ketchikan, AK (22/08-06/09/1952)), tlingit (Juneau (30/06-25/07/1953), Haines (27/07-01/08/1953), Klukwan (31/07/1953)), tutchone du Sud (Burwash Landing, YT (06/08/1953), gwich'in (Fort Yukon 08/1953, AK), eskimo (Kotzebue début 09/1953, AK). La carte ci-dessous donnera une idée des lieux où Benveniste s'est rendu pour ces études:

---

<sup>1</sup> PAP.OR. 30, enveloppe 2, f°241.

<sup>2</sup> Lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, [4 janvier 1894], « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » (publiées par E. Benveniste), in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, (1964), p. 95. (Pour cette lettre uniquement et son commentaire par E. Benveniste, cf. P.L.G. 1, pp. 37-38.)



Les langues amérindiennes ont une place particulière chez Benveniste : dans le travail de comparaison des langues, elles permettent de réévaluer des notions qu'on croyait essentielles en linguistique, inhérentes à toutes langues. Pour quelques ethnologues linguistes de la fin du XIXe siècle, intéressés davantage par la découverte de la diversité et de l'inventivité humaine que par l'application d'un modèle unique pensé dans une langue et dans une culture particulière, ces langues amérindiennes engagent un décentrement, une critique des valeurs européennes, une réinvention du point de vue. Benveniste cite, à partir des années 1940, les travaux d'Edward Sapir<sup>3</sup>, Benjamin Lee Whorf, Franz Boas, Leonard Bloomfield, Charles Voegelin et d'autres<sup>4</sup>, c'est-à-dire pour lui des travaux plus ou moins contemporains, et qui partagent une même méthode, *analytique*. Dans les *Problèmes de linguistique générale*, les exemples tirés de grammaires des langues amérindiennes interviennent dans la discussion de notions telles que la phrase nominale, la phrase relative, la personne, le verbe, les temps, ou les discussions de méthode, par exemple à propos de la typologie, c'est-à-dire de la classification des langues. C'est des langues amérindiennes que part la critique des valeurs linguistiques, qu'il s'agisse des catégories de langue ou du modèle génétique en typologie. Par deux fois, dans les *Problèmes*, Benveniste établit clairement le tournant critique dans l'histoire de la linguistique qu'a impliqué la description des langues amérindiennes dès la fin du XIXe siècle. Une première fois en 1954, dans les moments qui suivent juste ses enquêtes nord-américaines :

A un autre point de vue, on s'est aperçu que la description de certains types linguistiques, des langues amérindiennes notamment, posait des problèmes que les méthodes traditionnelles ne

<sup>3</sup> La reprise de la triade de Sapir « langue, culture, personnalité » peut rappeler le volume d'hommage à Sapir, *Language, culture, and personality; essays in memory of Edward Sapir (1941)*, ainsi que le recueil posthume de ces articles *Selected Writings in Language, Culture and Personality (1949)*.

<sup>4</sup> Pour le détail de ces références, voir Laplantine Chloé (2013), « Emile Benveniste et les langues amérindiennes », *History and Philosophy of the Language Sciences*. <http://hiphilangsci.net/2013/10/02/emile-benveniste-et-les-langues-amerindiennes-4> (adresse vérifiée le 12.11.2013)

peuvent résoudre. Il en est résulté un renouvellement des procédés de description qui, par contre-coup, a été étendu aux langues qu'on croyait décrites pour toujours et qui ont pris nouvelle figure<sup>5</sup>.

L'important est de noter ici que les langues amérindiennes, échappant à un mode de description traditionnel, engagent le linguiste à « un renouvellement des procédés de description », situation qu'on retrouvera avec le poème de Baudelaire, qui oblige, selon Benveniste, à repenser la linguistique dans toute son étendue.

— Il semble que la langue poétique nous révèle un type de langue dont on a jusqu'à présent à peine soupçonné l'étendue, la richesse, la nature singulière. La langue poétique doit être considérée en elle-même et pour elle-même. Elle a un autre mode de signification que la langue ordinaire, et elle doit recevoir un appareil de définitions distinctes. Elle appellera une linguistique différente.<sup>6</sup>

En 1968, dans l'entretien « Ce langage qui fait l'histoire », Benveniste se réfère clairement aux positions de Franz Boas et de ses élèves, au nouveau visage qu'ils donnent à la grammaire. Pour mémoire, Franz Boas posait dès 1900 le projet d'une grammaire « analytique », expliquant ainsi qu'« en d'autres termes, il conviendrait de s'abstenir, autant que possible, d'adopter le point de vue des langues indo-européennes »<sup>7</sup>. Ainsi, Benveniste établit-il ce tournant critique dans l'histoire de la linguistique, et fait allusion à son expérience personnelle du terrain :

Vers 1900, des hommes, et tout particulièrement des Américains, ont dit : « Vos conceptions sont irréelles ou, en tout cas, très partielles, vous ne tenez compte que d'une partie du monde linguistique : le monde indo-européen. Il y a une foule de langues qui échappent à vos catégories ». Cet avertissement a été très utile et ces langues, notamment les langues indiennes d'Amérique que j'ai personnellement étudiées, sont très instructives, parce qu'elles nous font connaître des types de catégorisation sémantique et de structure morphologique nettement différents de ceux que les linguistes formés dans la tradition classique considéraient comme inhérents à l'esprit humain<sup>8</sup>.

Nous disposons de la quasi-totalité des carnets d'enquête<sup>9</sup> rédigés par Benveniste lors de ses voyages. Ceux-ci contiennent beaucoup de données brutes, du vocabulaire, des paradigmes, des phrases, des textes ; parfois des commentaires ont été portés sur la page de gauche. Ces enquêtes linguistiques étaient orientées vers l'étude des institutions (la parenté, le don...), et indissociablement l'étude des classificateurs, c'est-à-dire des catégories de langue. Nous disposons également de quelques documents où le linguiste explique clairement

---

<sup>5</sup> « Tendances récentes en linguistique générale », *PLG*, p. 6.

<sup>6</sup> BAUDELAIRE, 19, f°51 / f°191.

<sup>7</sup> Lettre à W. Thalbitzer, datée du 15/02/1905, notamment citée dans *A Franz Boas Reader, The Shaping of American Anthropology, 1883-1911*, edited by George W. Stocking, The University of Chicago Press, Chicago and London, 1974, p. 178 : « It is my endeavor to have all these sketches of grammar purely analytical ; that is to say, to keep out the point of view of Indo-European languages as thoroughly as possible ».

<sup>8</sup> « Ce langage qui fait l'histoire », *PLG*, 2, p.134-135

<sup>9</sup> Un cahier cité par Georges Redard et dont il avait reproduit une page dans son article « Les enquêtes nord-américaines d'E. Benveniste », ainsi qu'un cahier manquant.

l'ambition qui l'anime pour aller si loin géographiquement, et si loin de sa propre spécialité indo-européenne.

Dans une série de courriers envoyés à la Fondation Rockefeller<sup>10</sup> pour obtenir des subventions pour son second voyage, on peut trouver quelques explicitations du projet que Benveniste formait. Il insiste (et cela sans doute aussi dans un but un peu pragmatique) sur le fait que son travail n'est pas strictement technique, linguistique, mais porte en même temps sur la culture, les institutions. Il parle en effet de « problèmes à la fois très techniques et de portée générale qui rendent nécessaire un voyage [où on collectera des] données portant à la fois sur la langue, la culture et les institutions ». L'idée d'une approche de la culture par l'étude de la langue qui l'institue, qui sera la thèse de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » en 1958, et le projet même du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, est la continuation d'une tradition de pensée qui passe par Humboldt, Boas et Sapir. C'est ce que Benveniste appellera une « culturologie » et qui fait de la langue l'interprétant de la culture, la langue n'étant pas limitée à un vocabulaire. Ainsi, Benveniste écrit-il :

Je me suis particulièrement attaché à analyser la structure classificatoire en Haida qui reflète une catégorisation singulière du monde et qui est en même temps un procédé d'expression grammaticale. En outre, j'ai examiné dans la langue même l'expression de notions connues surtout sous leur aspect artistique et sociologique. L'art si original des Haidas, l'institution si curieuse du potlatch qui est au centre de la vie sociale, ne peuvent être réellement compris que dans la langue et à travers la structure des termes qui les désignent<sup>11</sup>.

Le terrain amérindien s'y prête sans doute particulièrement, mais on peut remarquer que Benveniste s'intéresse non à des données lexicales, mais davantage à des singularités « formelles », ce qu'il appelle « structure classificatoire », « procédé d'expression grammaticale », ou la « structure des termes ». Ainsi lorsqu'il écrit « j'ai examiné dans la langue même l'expression de notions connues surtout sous leur aspect artistique et sociologique », on est amené à penser qu'au-delà des termes relatifs à l'art ou à la société, Benveniste est allé chercher dans ce qu'on pourrait appeler la « grammaire » les fondations de la pensée artistique ou sociologique. Dans la même lettre, Benveniste ajoute :

En termes sommaires, ma préoccupation est de savoir comment la langue 'signifie' et comment elle 'symbolise'. Les tendances actuelles d'une certaine école de linguistique vont à analyser la langue sur la base de la distribution et des combinaisons formelles<sup>12</sup>.

Différenciée d'une analyse de la langue en termes de « distribution et de combinaisons formelles », c'est-à-dire vraisemblablement l'analyse bloomfieldienne et le commencement de la grammaire générative de Chomsky, Benveniste pose une approche de la langue en tant qu'elle signifie et symbolise. Et qui interroge précisément le rapport au sens que la langue construite : *comment* la langue « signifie » et *comment* elle « symbolise ».

En 1953, très peu de temps après son second voyage, Benveniste fait paraître dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* un article « Le vocabulaire de la vie animale chez les Indiens du Haut Yukon », seul texte qui rendra public ses recherches de terrain nord-américaines. En dehors de cela Benveniste donnera dans l'année 1953-1954 un cours au Collège de France consacré aux « Langues indiennes de l'Amérique (groupe Pacifique Nord-

---

<sup>10</sup> Les documents cités ici se trouvent à la BnF, parmi les Papiers d'Orientalistes, Don 06.15, chemise 7.

<sup>11</sup> Tapuscrit intitulé « Projet », qui accompagne une lettre à Edward D'Arms datée du 26 mars 1953.

<sup>12</sup> Lettre tapuscrite du 20 avril 1953 adressée à Edward D'Arms.

Ouest) » où il s'intéressera particulièrement à la langue tlingit. L'article « Le vocabulaire de la vie animale [...] » présente, pour l'essentiel, 145 entrées de dénomination accompagnées d'une analyse explicative de chacune, les termes étant le plus souvent descriptifs, appelant des indications à propos de la composition et du fonctionnement grammatical. On est donc déjà avec ce travail sur un « vocabulaire » mis dans un rapport à une « grammaire ». Benveniste écrit ceci, « Quel que soit l'intérêt documentaire et "culturel" de ce vocabulaire, c'est avant tout à l'étude de la structure linguistique qu'il doit introduire »<sup>13</sup>. Le projet de Benveniste n'est pas seulement d'indiquer l'importance de la vie animale pour les indiens de Fort-Yukon<sup>14</sup>, non plus de constituer un lexique spécialisé, mais d'introduire à la particularité de la langue qu'il étudie (le loucheux, ou gwich'in). On retrouve ici la trace de Franz Boas et de son projet de *grammaire analytique*, où les langues sont abordées comme des objets inconnus et imprédictibles, enseignent au linguiste des catégorisations originales du réel.

L'article se termine à la manière des grammaires amérindiennes dirigées par Franz Boas, par un texte en langue gwich'in, avec sa traduction mot à mot en interlinéaire, quelques notes linguistiques (elles sont bien plus nombreuses chez Boas), et une traduction libre du texte. Dans la tradition des grammaires boasiennes, celles qui sont notamment réunies dans les quatre volumes successifs du *Handbook of American Indian Languages*, ce détail de faire succéder des textes à l'essai de grammaire est important : il donne une place au discours, au continu subjectivé de la langue, et à un type de texte, des textes traditionnels, où l'« oralité » est première ; l'oralité non dans le sens de l'oral opposé à l'écrit, mais dans le sens d'une qualité de subjectivation du discours, oralité d'autant plus forte qu'il s'agit de textes communs.

Voici donc ce texte qui termine l'article de Benveniste ; il s'agit d'une fable animalière, « L'ours et le porc-épic » :

### L'OURS ET LE PORC-ÉPIC

|                               |                              |                                |                        |                                    |                        |                                  |                         |
|-------------------------------|------------------------------|--------------------------------|------------------------|------------------------------------|------------------------|----------------------------------|-------------------------|
| <i>dènádeɬ</i>                | <i>síh</i> <sup>1</sup>      | <i>tʰè-dig-dí</i> <sup>2</sup> | <i>hè</i> <sup>3</sup> | <i>áhʰa gwìz'ik</i>                | <i>cʰit</i>            | <i>cʰɛβi</i>                     | <i>kak</i> <sup>4</sup> |
| il y a longtemps              | ours                         | rive-bord le long              | temps-passé            | marchant-tandis                    | porc-épic              | spruce                           | sommet                  |
| <i>dó·dì</i> <sup>5</sup>     |                              | <i>cʰit</i>                    | <i>ai tʰinya</i>       | <i>nakoícà(t) lál</i> <sup>6</sup> |                        | <i>síh nixanéniz'ì</i>           | <i>ju tʰinya</i>        |
| assis en haut                 |                              | porc-épic                      | lui-même dit :         | tes orteils pourris !              |                        | ours revint sur ses pas          | qui a parlé             |
| <i>kaigoáhʰin</i>             | <i>síh</i>                   | <i>čánguga</i> <sup>7</sup>    | <i>gwándà</i>          | <i>čanéiz'ì</i>                    |                        | <i>čan hɛ</i>                    |                         |
| il le cherche                 | ours                         | de nouveau tout est bien       | en avant               | commence à marcher                 |                        | de nouveau temps passé           |                         |
| <i>nakoí-cà(t) lál</i>        | <i>βažahnyá</i> <sup>8</sup> | <i>guítθak</i>                 |                        | <i>čan</i>                         | <i>ninédohoz'ì</i>     | <i>yédak</i>                     | <i>xacʰinai</i>         |
| tes orteils pourris           | il est appelé                | il entend                      |                        | de nouveau                         | il s'arrête de marcher | en-haut                          | il relève la tête       |
| <i>áxai</i>                   | <i>yéde</i>                  | <i>cʰit</i>                    | <i>dó·dì</i>           | <i>náhʰin-cʰa</i>                  | <i>síh ai tʰinya</i>   | <i>dačanʰéhkʰyà</i> <sup>9</sup> |                         |
| avec surprise                 | en haut                      | porc-épic                      | assis en haut          | il vit-et                          | ours lui-même dit      | bois-bord                        |                         |
| <i>nantʰiná</i>               | <i>gùcʰin</i> <sup>10</sup>  |                                | <i>síh yèz'è</i>       | <i>gwáʰan</i>                      | <i>kʰai xannegí</i>    | <i>cʰa tʰinya</i>                | <i>nikai jyɛ</i>        |
| toi dis (interrog.)           |                              |                                | ours en-bas alentour   | saules déracine                    | et dit                 | souhait pareil                   | je te le fais           |
| <i>tʰína-jí</i> <sup>11</sup> |                              | <i>cʰit</i>                    | <i>adan</i>            | <i>yéde</i>                        | <i>cʰɛβi·kàk</i>       | <i>dó·dì</i>                     | <i>gwacʰán hɛ</i>       |
| dis-si                        |                              | porc-épic                      | lui en haut            | en haut                            | spruce-sommet          | assis en-haut                    | de là temps passé       |

<sup>13</sup> « Le vocabulaire de la vie animale chez les indiens du Haut-Yukon », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 49, fasc. 1 (n°138), 1953, p.82.

<sup>14</sup> « Ces données lexicales correspondent à des réalités d'une importance primordiale dans la vie des indiens. On ne s'étonnera pas que, dans une région où bêtes et oiseaux abondent, la langue d'une population qui dépend entièrement de la vie animale pour sa subsistance quotidienne comprenne un si riche vocabulaire zoologique », *Ibid.*, p. 81.

*díci-hà* *c'εβi·<sup>2</sup>icyáya<sup>12</sup>* | *adánt'ε* *t'inyà* | *sánt'ε* *ǰyε* *danát'in* *t'na-jí<sup>213</sup>* |  
 sa queue avec spruce tape lui-même dit moi-même pareil je te le fais dis-si  
*śih* *ài t'inyà* *da* *śica* *nyenháy* | *aic'a<sup>14</sup>* *c'it* *o·de* *c'εβi·kak* *gwac'án*  
 ours lui-même dit en bas vers moi descends et porc-épic en haut spruce-sommet de là  
*hé* *jídì·γó* *cal* *nàneǰ* | *aic'a* *gìnčá(t)* *c'à* *nankák<sup>15</sup>* *neβoyo'áne<sup>16</sup>* |  
 temps passé rond petit se transforma et il se laissa aller et sur le sol il se roula en boule  
*aic'a* *śih* *yez'tt* *nelyá·nei<sup>17</sup>* *gwáleì* *hé* *yekadáci<sup>18</sup>*  
 et ours par-dessous il le projette de sa patte à la fin temps-passé il se coucha dessus  
*c'a* *śih* *t'inyà* *gwažej* *nijjn* *śuhq'á-li<sup>19</sup>* *c'it* *dàhnyà* | *gwiz'ik*  
 et ours dit je me demande où possibilité de respirer porc-épic dit cependant  
*c'it* *ai* *dá'ǰ<sup>20</sup>* *gwižǰ* · *t'inyà* | *gòhč'it<sup>21</sup>* *śih* *c'itč'ò*  
 porc-épic lui-même haletant seulement dit finalement ours piquant de porc-épic  
<sup>2</sup>*édè·ndai<sup>22</sup>* *c'a* *t'inyà* | <sup>2</sup>*éǰ<sup>23</sup>* *jídì* *cǎn* *z'q<sup>24</sup>* *βac'án* *śihihlò<sup>25</sup>* |  
 commença à sentir et dit où quelle-sort de nouveau pour rien de lui des puces me piquent  
*śih* *ninéhǰjn* | *dákat* *gwá'an* *gwà'áh'in* | *áxai* *dònc'ya* *βedž'cin-kàk*  
 ours se mit sur pied sur soi alentour il regarde partout (surprise) comment est-ce ? son poitrail-sur  
*dez'à<sup>2</sup>* *č'ó-há* *nyagai<sup>26</sup>-ti* *gí k'yànǰik* *c'a* *č'idè* *śú'à* *č'ica<sup>27</sup>* · *gełéhòžì* |  
 en bas piquants-avec blanc il trouve il se rend compte et malade - suffocant il s'en alla  
*c'it* *čan* *géhde* *c'εβi·kàk* *denuhòžì* *aic'a* *e't'ε<sup>28</sup>* *ǰi* *c'it*  
 porc-épic de nouveau de bas en haut spruce-sommet grimpa et fini cette porc-épic  
*śih* *gwándàk* "dàná'εǰ<sup>29</sup>".  
 ours histoire prend fin.

## NOTES

1. C'est de l'ours brun qu'il s'agit (ci-dessus p.83)
2. Littéralement *t'ε* : « bank-cave » ; *dik* « bord », *di* « le long de ».
3. Particule du temps passé, fréquente dans le style narratif.
4. *c'εβi·* est proprement le « spruce », mais se dit aussi de l'« arbre » en général – *kak* « sommet » s'emploie comme postposition de sens local « sur ».
5. De *-di* « une personne est assise » ; *dódi* « assis en haut » s'oppose à *di(t)dí* « assis en bas ».
6. Litt. *nà-koì-càt* « ton doigt de pied ». Noter la différence de ton avec *ná-koì* « ton pied ».  
L'appellation a une variante : *nàkoígo golál* « entre-tes-pieds-c'est-pourri », avec *golál* < *gwatál*.
7. *guga* a été traduit littéralement « it is all right ».
8. Litt. « he is being told ».
9. C'est le surnom du porc-épic cité ci-dessus p.90. La forme indéfinie est *č'ék'ya* « bord (de quelque chose) ».
10. *gùč'in* est l'expression de « guessing » ; par exemple : *só<sup>h</sup> gùč'in* « on dirait un ours noir ». Ici, il sert à indiquer la perplexité : « Est-ce vraiment toi ? » Ce *gùč'in* est tonalement distinct de *gùč'in* « habitant ».
11. La particule hypothétique *ǰi<sup>2</sup>* accompagne l'expression du souhait : *dzađidí-ǰi<sup>2</sup>* « je voudrais m'asseoir ici » ; *dzadihc'ya-ǰi<sup>2</sup>* « je voudrais rester ici ».
12. *icyáya* « frapper avec la queue » ; cf. plus haut *dí-ci-hà* « avec sa queue », dont la forme verbale reprend le morphème *ci* « queue ».
13. Le porc-épic reprend en la parodiant la menace de l'ours.
14. *aic'a* litt. « de là », et « ensuite », tombant à la fonction d'un simple connectif.
15. de *nan* « terre, sol » et *kak* « sommet ».
16. Dans *neβoyo'áne* comme dans *jídì·γó*, le morphème *-γó-* indique la rondeur.



17. *yez'ut* litt. « allant par-dessous » ; *nel'ya* « avec la main » (glissant sa patte sous le porc-épic et le lançant en l'air).
18. De *yekat* « sur le sommet » et *dqči* « il se coucha ».
19. De *śuhá'á* litt. « endroit où respirer » + *li* expression d'interrogation.
20. *dá'í'* « gémissant » indique l'effort du porc-épic qui s'arc-boute pour supporter le poids de l'ours.
21. La particule *č'it* indique que l'action est accomplie et a pris fin.
22. Comparer *'idih(i)ndai* « je sens » ; *'édè'ndai* probablement de *'èdéh(i)ndai*
23. Employé pour quelque chose qu'on ne voit pas et qu'on cherche.
24. *z'q* proprement « rien ; sans consistance, sans valeur » paraît employé comme une sorte de négation explétive dans des énoncés marquant surprise : *'inc'a z'q sóh gùč'in* « ne dirait-on pas un ours noir ? »
25. Cette forme verbale signifie « je suis piqué par un groupe de puces » (pluralité d'agents) ; et s'oppose à *sáhàži* « je suis piqué par une seule puce ».
26. Litt. « blanc de haut en bas ».
27. Analyse peu claire ; j'ai obtenu par ailleurs les deux formes *č'idúixč'eyà* « je ne me sens pas bien » et *č'idésúixč'yà* « je cherche à reprendre mon souffle, je suis suffoqué ».
28. Le narrateur s'étant d'abord arrêté ici ; *et'e* est à lui seul une forme conclusive. Pour être explicite ou peut-être sous l'influence de modèles narratifs anglais, il a ajouté les mots suivants.
29. De *nda* « en avant » et *nà'ej* « prend fin ».

## TRADUCTION

Un jour l'ours (brun) marchait le long d'un talus, et le porc-épic était perché au sommet d'un arbre. Le porc-épic dit : « Orteils-Pourris ! » L'ours revient sur ses pas : « Qui m'appelle ? ». Il regarde partout, tout est normal. Il reprend sa marche. De nouveau il s'entend appeler : « Orteils-Pourris ! » Il s'arrête de nouveau, il regarde en l'air, il découvre le porc-épic perché au sommet de l'arbre. Il dit : « Est-ce toi, Bout-de-Bois ? » Il déracine des saules à la ronde et dit : « Je voudrais t'en faire autant » Le porc-épic perché au sommet de l'arbre frappe l'arbre de sa queue et dit : « Moi aussi je voudrais t'en faire autant ! » L'ours dit : « Descends donc jusqu'à moi ! » Le porc-épic se fait petit et rond et se laissant descendre du sommet de l'arbre, il roule en boule jusqu'à terre. L'ours, glissant sa patte sous lui, le jette en l'air. A la fin, il se couche sur lui et lui dit : « Voyons comment tu pourras respirer ! » Le porc-épic (sous la charge) ne faisait entendre que des gémissements. Finalement l'ours commence à sentir les piquants. Il dit « Comment cela se fait-il ? N'est-ce pas de ses puces qui me piquent » Il se relève et s'examine partout. Ne voilà-t-il pas qu'il découvre que son poitrail est du haut en bas blanc de piquants. Malade et suffoquant, il s'en va. Le porc-épic remonte au sommet de l'arbre. C'est tout. (Ainsi) s'achève l'histoire de l'ours et du porc-épic.<sup>15</sup>

### La « langue de Baudelaire », une culturologie.

Le problème qu'on pourrait se poser à présent serait le suivant : Benveniste aborde-t-il les poèmes de Baudelaire, par exemple le poème *Les Chats*, comme il aborderait la fable de l'ours et du porc-épic ?<sup>16</sup>

A première vue, il semble que ces deux textes n'ont pas le même statut (un texte poétique, et un texte de folklore) et ne peuvent par conséquent être abordés du même point de vue. Ainsi, si le poème *Les Chats* a une valeur poétique (comment la définir ?), la fable de

<sup>15</sup> « Le vocabulaire de la vie animale chez les indiens du Haut-Yukon », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 49, fasc. 1 (n°138), 1953, p.103-106.

<sup>16</sup> Cette piste a déjà avancée dans des articles précédents, dont Chloé Laplantine (2012), « La langue de Baudelaire », une culturologie », *Semen* [En ligne], 33 | 2012, mis en ligne le 10 mai 2012, consulté le 19 novembre 2013. URL : <http://semen.revues.org/9492>

l'ours et du porc-épic n'en a peut-être pas. Et si cette fable a une valeur de document ethnographique pouvant nous renseigner sur la vision du monde des indiens du Haut-Yukon, les poèmes de Baudelaire doivent-ils être conçus comme des documents nous renseignant sur la représentation du monde des français du milieu du 19<sup>e</sup> siècle ? En somme, si on aborde les poèmes de Baudelaire d'un point de vue ethnographique, perd-on de vue le poème ? Les points de vue semblent devoir s'exclure, et il apparaît qu'on ne peut pas en même temps constituer un objet linguistiquement, ethnographiquement, poétiquement et historiquement.

Néanmoins, il s'agit là d'une logique exclusive, d'une conception discontinue et cloisonnante des disciplines. En 1969, Benveniste posait une autre manière de penser, basée sur l'idée d'*interprétance*, c'est-à-dire sur une théorie du langage : une « sémiologie de la langue », où la langue, en tant que discours, est l'interprétant de tous les systèmes de signes y compris d'elle-même. Le point de vue, interprétant et produisant le réel, y est donc en ce sens strictement linguistique ; mais cette langue qui interprète est particulière parce qu'elle est le discours au présent d'un sujet, elle est une subjectivation de l'expérience, et en cela elle est toujours nouvelle et unique. De la même manière, en 1968, reproduisant en quelque sorte le geste de Saussure lorsqu'il posait l'idée d'une « sémiologie », Benveniste envisage une science de la culture, pour laquelle il tente le terme de « culturologie », basée sur la linguistique, justifiant cela par la situation même de la langue dans la vie sociale :

Dans ce qui est déjà tenté sur le domaine social, la primauté de la linguistique est ouvertement reconnue. Ce n'est pas du tout en vertu d'une primauté intrinsèque, mais simplement parce que nous sommes avec la langue au fondement de toute vie de relation.<sup>17</sup>

C'est parce que Benveniste conçoit la langue comme l'activité d'une subjectivation (comme *discours*), qu'il peut poser une *sémiologie de la langue* et une *culturologie*. Comme il l'écrivait dans un article en 1963, « Le langage *re-produit* la réalité »<sup>18</sup>, c'est dans le langage que le sujet s'invente, et que la société s'invente.

Posons donc à présent l'hypothèse suivante : Benveniste aborde les poèmes de Baudelaire *comme* la fable de l'ours et du porc-épic. Il apparaît en effet qu'il approche Baudelaire avec une distance qu'on pourrait dire « ethnographique », comme si effectivement « la langue de Baudelaire » devait être approchée comme un inconnu. Dans ce sens, on peut remarquer immédiatement l'aspect de cette recherche sur les poèmes. Il s'agit d'un laboratoire, ce qui a peut-être déçu certains lecteurs qui s'attendaient à découvrir un texte continu et fini, un enseignement organisé, un « Baudelaire ». Il s'agit donc d'un laboratoire, et plus précisément du laboratoire d'un linguiste qui fait des relevés : relevés de noms, d'adjectifs, d'oppositions, de temps, de schèmes syntaxiques... Sous cet aspect, cette archive n'est pas franchement différente des notes qu'il écrit dans ses recherches sur des langues étrangères (ou le français)<sup>19</sup>. On remarquera ainsi des relevés concernant « les temps chez Baudelaire », ou « l'être chez Baudelaire », des « verbes transitifs actifs avec sujet inanimé », etc. On remarquera encore sa démarche pour définir la manière dont signifie « la langue de Baudelaire », en indiquant qu'elle n'est pas *descriptive*, mais *évocatoire*, *suggestive*. Nous lisons par exemple ceci :

Mais évoquer les choses est

---

<sup>17</sup> Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique », *PLG*, 2, p. 26.

<sup>18</sup> Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *PLG*, p. 25.

<sup>19</sup> Par contre, ce qui saisit, et qui constitue une particularité de cette archive, c'est le caractère dialogique de l'écriture, un rapport de soi vers soi, de prudence, qui n'est pas habituel dans l'archive de Benveniste : « je pense que... », « je crois que ... », « je pourrais mettre en exergue de mon article », « ce que je tente de découvrir... », etc.

une chose, les décrire en est une  
autre. La description est un  
discours sur.<sup>20</sup>

« La langue de Baudelaire », c'est alors le rapport au langage qu'instruit Baudelaire, la critique d'un certain mode de signifier (descriptif), qui est un inconscient linguistique, l'inconscient d'une institution du langage. Ainsi Benveniste ne cesse dans ses manuscrits d'opposer le « langage ordinaire » et le « langage poétique » qui est la langue de Baudelaire. En effet, le « langage ordinaire » est ainsi fait de *signes* et institue un rapport réaliste au monde : « Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a le référént (objet ou situation) qui est hors du signe, dans le monde, même si ce référént est purement noétique (p. ex. un raisonnement de logique) »<sup>21</sup> ; et le langage poétique, de manière autre, « est l'énoncé de l'expérience. Il procède de l'expérience et communique l'expérience »<sup>22</sup>.

Le langage poétique cherche <sup>à réaliser</sup> l'adéquation de la  
langue à cette unité profonde de l'être et du monde.  
Le signe linguistique est conceptuel ; l' 'icône' poétique  
est chaque fois unique.

Le poète crée la réalité individuelle, instantanée  
dont il parle, alors que la langue ordinaire présente  
une seule et constante catégorisation du monde, la  
même pour tous.

Le poète éveille le sentiment, éduque la  
perception, avive l'impression de la chose unique,  
du jamais-encore-perçu. Mais c'est lui qui crée  
cette émotion qu'il suscite, ce sont les mots qu'il  
a su assembler.

« On n'a pas un accès direct au langage », disait Henri Meschonnic, parce que le langage n'est pas une essence, qu'il n'existe que comme représentation (où sa théorie et sa pratique sont une même chose). Ceci fait du langage une *institution*, dans le sens où Benveniste travaille dans son *Vocabulaire des institutions indo-européennes* à mettre en lumière en linguiste, en culturologue, le fonctionnement symbolique de certains aspects de la culture (l'institution du droit, de la religion, de la parenté, etc.). On peut faire de cette recherche sur les institutions, des cahiers de terrain amérindiens, de l'article « Catégories de pensée et catégorie de langue », de la fable de l'ours et du porc-épic, l'interprétant des notes sur Baudelaire. Tous ces travaux mettent en lumière l'inconscient de catégories de langue-pensée. Le poème de Baudelaire, « la langue de Baudelaire », constitue alors la critique d'une institution du langage et de la société, et elle les renouvelle en réinventant son lecteur. Benveniste parle ainsi de « sémiologie nouvelle » :

Le poète  
~~On~~ recrée donc une sémiologie nouvelle,  
par des assemblages nouveaux et libres de mots.  
A son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence

<sup>20</sup> BAUDELAIRE, 23, f°14 /f°337.

<sup>21</sup> BAUDELAIRE 6, f°2/ f°2 Un autre exemple, mais ils sont très nombreux : Dans le langage ordinaire, la réalité est ~~re-prés~~ portraituree par l'ensemble des signes que livre l'inventaire (le dictionnaire) de la langue, avec des choix et des fréquences relevant de chaque emploi (ordinaire) de la langue (ordinaire) », BAUDELAIRE 8, f°2/ f°12.

<sup>22</sup> BAUDELAIRE, 23, f°17 /f°340.

d'un langage qui échappe à la convention essentielle du discours. Il doit s'y ajuster, en recréer pour son compte les normes et le 'sens'.<sup>23</sup>

Cette radicale nouveauté dans le langage et dans l'expérience que *font* proprement les poèmes de Baudelaire (« La poésie la langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à dire, mais à faire »<sup>24</sup>), sont en même temps les *terrae incognitae* dont parle Benveniste en reprenant Baudelaire lui-même : « Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux Fleurs du mal : « Questions d'art – terrae incognitae »<sup>25</sup>. Les poèmes de Baudelaire impliquent une conversion du point de vue<sup>26</sup>, et Benveniste le manifeste dans ses manuscrits sous la forme de questions telles « comment dire ? quel terme inventer »<sup>27</sup>, ou à propos de la modernité de Baudelaire « mais où réside-t-elle ?<sup>28</sup> ». C'est une recherche qui est transformée par le poème, et qui rend visible en même temps le caractère inconscient, social, historique des points de vue sur le langage, et simplement du langage lui-même. Ceci nous relie une nouvelle fois avec une tradition linguistique qui inclut Bréal, Saussure, Boas et Sapir<sup>29</sup>, tous linguistes ayant travaillé avec une notion de l'inconscient dans la langue. Si le modèle de la prédication, dans ses manuscrits sur Baudelaire et ailleurs<sup>30</sup>, est pointé par Benveniste comme un mode de signification réaliste, un linguiste comme Edward Sapir qui a travaillé sur les langues amérindiennes, qui a été au contact avec des modes de signification non-européens, et qui a donc pris l'habitude d'une distance analytique avec le discours, pouvait mettre en garde le philosophe d'être le dupe de sa propre forme de pensée, qui est une forme avant tout linguistique.

[je traduis :] Il n'y a pas de doute que l'étude critique de la langue peut être aussi de la plus curieuse et inattendue utilité pour la philosophie. Peu de philosophes ont daigné examiner les morphologies des langues primitives, non plus ont-ils donné aux particularités structurales de leur propre discours davantage qu'une attention passagère et négligente. Lorsqu'on a la grande énigme de l'univers entre ses mains, de telles recherches semblent bien triviales, mais déjà lorsqu'il commence à être suspecté qu'au moins quelques solutions de la grande énigme sont de manière laborieuse des applications circonvolues de règles de la grammaire latine ou allemande, ou anglaise, la trivialité de l'analyse linguistique devient moins certaine. D'une manière bien plus étendue que le philosophe ne l'a réalisé, il deviendra probablement le dupe de ses formes de discours, ce qui équivaut à dire que le moule de sa pensée, qui est typiquement un moule linguistique, est apte à être projeté dans sa conception du monde. Ainsi d'innocentes catégories linguistiques peuvent revêtir la redoutable apparence d'absolus cosmiques. Par conséquent, ne serait-ce que pour se sauver lui-même du verbalisme philosophique, il serait bon pour le philosophe d'observer de manière critique les fondations et les limitations linguistiques de sa pensée. Alors il s'épargnerait la découverte humiliante que

---

<sup>23</sup> BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305.

<sup>24</sup> BAUDELAIRE, 18, f°11 / f°184.

<sup>25</sup> BAUDELAIRE, 22, f°67 / f°319.

<sup>26</sup> BAUDELAIRE, 14, f°1 / f°80.

<sup>27</sup> « (comment dire ? quel terme inventer pour désigner le « sens » <qui n'en est pas un> qui est produit par le choix et l'union des mots) » (BAUDELAIRE, 22, f°54 f°306).

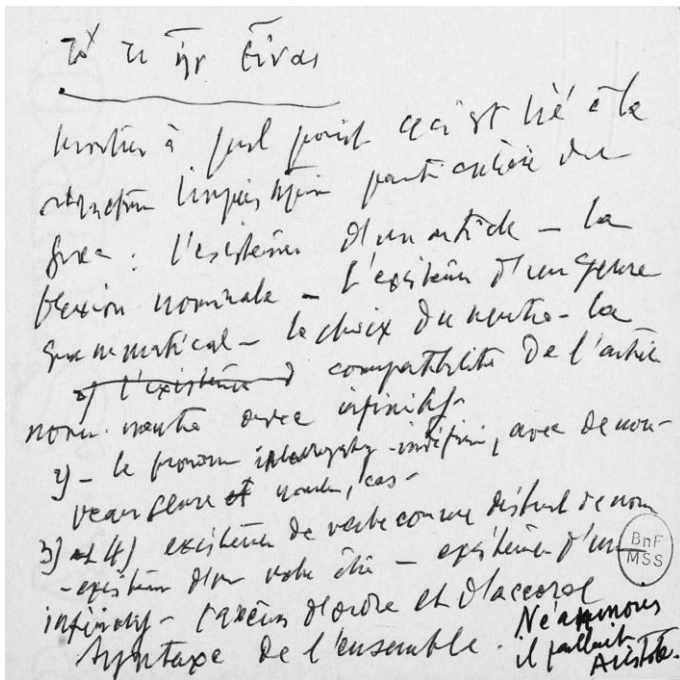
<sup>28</sup> « Ce qui déconcerte même les poètes qui le lisent aujourd'hui avec –cependant– la double conscience de la puissante originalité de Baudelaire (mais où réside-t-elle alors ?) et de toutes les novations / qui sont issues de lui et qu'il a au moins rendues possibles » (BAUDELAIRE, 22, f°67-68 / f°31-32)

<sup>29</sup> Chloé Laplantine (2011), *Emile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.

<sup>30</sup> « C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture. C'est un problème. » (Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », *PLG*, 2, p. 37.

de nombreuses idées nouvelles, beaucoup de conceptions philosophiques apparemment brillantes, sont à peine plus que des réarrangements de mots familiers dans des modèles formellement satisfaisants.<sup>31</sup>

Pour terminer, pour tenter de faire apparaître le point de vue sur le langage qui permet de faire tenir ensemble les recherches de Benveniste sur « la langue de Baudelaire », et ses recherches sur les langues-cultures, je présente un manuscrit que l'on trouve dans un bloc-notes qui contient un travail préparatoire à l'article « Catégories de pensée et catégories de langue », dont quelque chose dont la recherche détaillée a disparu dans la version publiée de l'article, à savoir une « discussion de Whorf » à propos de l'absence de temps chez les Hopis.



τὸ τί ἦν εἶναι

montrer à quel point ceci est lié à la structure linguistique particulière du grec : l'existence d'un article – la flexion nominale – l'existence d'un genre grammatical – le choix du neutre – la

<sup>31</sup> « There is no doubt that the critical study of language may also be of the most curious and unexpected helpfulness to philosophy. Few philosophers have deigned to look into the morphologies of primitive languages nor have they given the structural peculiarities of their own speech more than a passing and perfunctory attention. When one has the riddle of the universe on his hands, such pursuits seem trivial enough, yet when it begins to be suspected that at least some solutions of the great riddle are elaborately roundabout applications of rules of Latin or German or English grammar, the triviality of linguistic analysis becomes less certain. To a far greater extent than the philosopher has realized, he is likely to become the dupe of his speech-forms, which is equivalent to saying that the mould of his thought, which is typically a linguistic mould, is apt to be projected into his conception of the world. Thus innocent linguistic categories may take on the formidable appearance of cosmic absolutes. If only, therefore, to save himself from philosophic verbalism, it would be well for the philosopher to look critically to the linguistic foundations and limitations of his thought. He would then be spared the humiliating discovery that many new ideas, many apparently brilliant philosophic conceptions, are little more than rearrangements of familiar words in formally satisfying patterns ».

Edward Sapir, « The grammarian and his language », in *American Mercury*, I, 1924. Repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 156-157.

- 1) l'existence et compatibilité de l'article  
nom. neutre avec infinitif.
- 2) – le pronom interrogatif indéfini avec de nou-  
veau genre et nombre, cas.
- 3) et 4) existence de verbe comme distinct de nom -  
existence d'un verbe être – existence d'un  
infinitif – taxème d'ordre et d'accord  
syntaxe de l'ensemble. **Néanmoins**

**il fallait**  
**Aristote.**<sup>32</sup>

Si le linguiste démontre par l'analyse qu'une forme de pensée n'est pas séparable d'une forme de langue, s'il met ainsi au jour l'inconscient de catégories de langue-pensée, c'est l'ajout « Néanmoins il fallait Aristote » qui est ici indispensable. En effet, cet ajout permet de concevoir la vie dans langage non comme un enfermement imposé par les catégories particulières à une langue (ce dont le philosophe de Sapir ne s'est peut-être pas affranchi), mais au contraire comme une liberté, la liberté d'inventer une grammaire nouvelle, et un vivre nouveau. Benveniste aurait ainsi peut-être pu dire « néanmoins il fallait Baudelaire » dans le cadre de son travail sur le langage poétique, car Baudelaire renouvelle pour lui le lecteur, le lecteur qu'il est encore et que nous sommes toujours longtemps après lui.

### **Bibliographie :**

- BENVENISTE Emile (1953), « Le vocabulaire de la vie animale chez les indiens du Haut-Yukon », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 49, fasc. 1 (n°138), p.82.
- (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- (1974), *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard.
- (2011), *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- LAPLANTINE Chloé (2011), *Emile Benveniste, l'inconscient et le poème*, Limoges, Lambert-Lucas.
- (2012), « “La langue de Baudelaire” », une culturologie », *Semen* [En ligne], 33 | 2012, mis en ligne le 10 mai 2012, consulté le 19 novembre 2013. URL : <http://semen.revues.org/9492>
- (2013), « Emile Benveniste et les langues amérindiennes », *History and Philosophy of the Language Sciences*. <http://hiphilangsci.net/2013/10/02/emile-benveniste-et-les-langues-amerindiennes-4> (adresse vérifiée le 12.11.2013)
- SAPIR Edward (1963), « The grammarian and his language », *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, p. 150-s159.
- STOCKING George W. (1974), *A Franz Boas Reader, The Shaping of American Anthropology, 1883-1911*, The University of Chicago Press, Chicago and London.

---

<sup>32</sup> Manuscrits conservé à la BnF au Département des Manuscrits Orientaux, sous la cote PAP.OR. 81, chemise 4, f° 10.